

## Le début d'un combat pour l'autonomie individuelle et collective

# TEXTES ENTRETIENS RECENSION



Marc Tomsin

**Le Monde libertaire:** Quand on cause de Mai 1968, les vedettes sont mises en avant, on cause des étudiants, un peu des grévistes... et les lycéens restent dans l'ombre. Comment était-ce ressenti dans les bahuts divers qui étaient dans les luttes et qu'on passait à la trappe?

**Marc Tomsin:** Si le mouvement lycéen est resté dans l'ombre, il faut aller voir vers cela

leur canalisation et leur destruction par les manœuvres des directions trotskistes ou staliniennes, reposent d'abord sur un refus libertaire de l'autorité professorale et de l'institution scolaire de gavage des cerveaux. Les premières manifestations lycéennes, dès le mois de janvier 1968, dénoncent des sanctions disciplinaires contre de jeunes auteurs. Le rejet de la discipline nous fidélise et permet à des adolescents intelligents de se reconstruire de

## Sommaire

- 1 – « Mai 68, le début d'un combat pour l'autonomie individuelle et collective », *Le Monde libertaire*, hors-série n° 34, mai-juin 2008 (Repris sur le site "La voie du jaguar" en 2018 sous le titre « Lycéen à Paris en 1968, le début d'un combat pour l'autonomie individuelle et collective »).
- 2 – "La primera noche de las barricadas en Paris en mayo de 1968", *Días rebeldes, crónicas de insumisión*, Octaedro, 2009.
- 3 – Réponses à l'enquête de la revue Chiapas, *Les temps Maudits* n°1, Juin 1997 (Remanié en 2012 et repris sur "La voie du jaguar").
- 4 – M. Tomsin : « Composer, mettre en page, imprimer et éditer de merveilleux livres », entretien avec Guillaume Goutte, réalisé pour *Le Monde libertaire* en 2011.
- 5 – Recension (non-exhaustive) d'autres billets écrits par Marc, liens vers des enregistrements audio ou vidéo.
- 6 – Recension publications Ludd et Rue des cascades



# Le début d'un combat pour l'autonomie individuelle et collective



Marc Tomsin

**Le Monde libertaire:** Quand on cause de Mai 1968, les vedettes sont mises en avant, on cause des étudiants, un peu des grévistes... et les lycéens restent dans l'ombre. Comment était-ce ressenti dans les bahuts divers qui étaient dans les luttes et qu'on passait à la trappe?

**Marc Tomsin:** Si le mouvement lycéen est resté dans l'ombre, il faut sûrement voir cela

leur canalisation et leur destruction par les manœuvres des directions trotskistes ou staliennes, reposent d'abord sur un refus libertaire de l'autorité professorale et de l'institution scolaire de gavage des cerveaux. Les premières manifestations lycéennes, dès le mois de janvier 1968, dénoncent des sanctions disciplinaires contre de jeunes agitateurs. Le rejet de la discipline nous fédère et permet à des adolescents rebelles de se rencontrer, de





## Marc Tomsin

**Le Monde libertaire: Quand on cause de Mai 1968, les vedettes sont mises en avant, on cause des étudiants, un peu des grévistes... et les lycéens restent dans l'ombre. Comment était-ce ressenti dans les bahuts divers qui étaient dans les luttes et qu'on passait à la trappe?**

**Marc Tomsin:** Si le mouvement lycéen est resté dans l'ombre, il faut sûrement voir cela comme une chance, celle d'échapper aux projecteurs faisant briller les leaders, cela ne lui a pourtant pas permis d'éviter l'emprise des petits appareils gauchistes. Le mouvement des occupations de mai et juin 1968 porte en son sein sa négation à travers la médiatisation des leaders et le rôle des organisations avant-gardistes, les léninistes de tout poil œuvrant avant tout à se renforcer ou à s'implanter, en cherchant à noyauter et à instrumentaliser des structures de base comme les comités d'action lycéens (CAL). Ces premiers regroupements d'élèves proviennent des réseaux de mobilisation contre la guerre du Vietnam, qui étaient déjà considérés comme un vivier par les groupuscules trotskistes ou maoïstes. Une des expériences que nous y faisons est celle des intrigues des jeunes communistes révolutionnaires (JCR) pour accaparer la représentation du mouvement. Pourtant, les CAL, jusqu'à

leur canalisation et leur destruction par les manœuvres des directions trotskistes ou stalinienne, reposent d'abord sur un refus libertaire de l'autorité professorale et de l'institution scolaire de gavage des cerveaux. Les premières manifestations lycéennes, dès le mois de janvier 1968, dénoncent des sanctions disciplinaires contre de jeunes agitateurs. Le rejet de la discipline nous fédère et permet à des adolescents rebelles de se rencontrer, de se reconnaître et de s'organiser à la base. Mais cette énergie naissante menace toute la hiérarchie du système d'éducation secondaire, enseignants comme administration. À Voltaire, où j'étais en première en 1967-1968, seuls les libertaires du CAL proposent et soutiennent en assemblée l'occupation complète du lycée. Une coalition d'enseignants trotskistes et stalinien s'y oppose et Voltaire, lycée « rouge » de Ménilmontant, dans l'Est parisien, n'a été occupé que de jour (le lycée n'était pourtant pas mixte et je n'y ai vu personne fumer de l'herbe ou du shit en 68). Les syndicalistes communistes ou trotskistes de la Fédération de l'éducation nationale ont agi plus efficacement contre le mouvement lycéen que la répression policière: c'est une leçon que l'on retient à vie.

Face au mur de protection établi à Voltaire par les enseignants et les parents d'élèves,



Manifestation du Comité Vietnam national (CVN) le 20 mars 1968. Des lycéens au premier rang, dont Guil (cinquième à partir de la gauche), jeune anarchiste de Voltaire.

nous nous sommes retrouvés dans la rue, ce qui n'était pas pour nous déplaire. On connaît les folles et interminables courses de milliers de manifestants à travers Paris lors de ce printemps rebelle où l'on allait jusqu'à pisser au passage sur la tombe du soldat inconnu. Tous les symboles de la nation coloniale – très jeunes, nous connaissions les conséquences de la guerre d'Algérie, les charges meurtrières des CRS à Charonne ou les attaques par les fascistes de lycées comme Voltaire – comme de la République patriarcale gaullienne, drapeau tricolore en tête, sont haïs. Nous les détruisons sur notre passage. Nous nous reconnaissons dans la Commune de Paris et dans le drapeau noir des pirates, des canuts et des anarchistes. Si la prise des lieux symboliques du pouvoir ne nous intéresse aucunement, l'incendie de la Bourse, temple du capitalisme, va de soi. Les nuits barricadières sont vécues avec une folle intensité par les adolescents: elles nous offrent des moments fusionnels avec la population solidaire où prend forme cette transformation sociale par et pour la communauté humaine dont nous rêvons.

M. L.: En tant que lycéen avais-tu des

des auberges de jeunesse et la diffusion du *Libertaire*. Parmi les mouvements récents, nous nous référons aux actions des provos, à Amsterdam en 1966 – qui nous semblent tisser un lien entre la *beat generation* et le courant anarchiste –, et à l'opposition extraparlamentaire et antiautoritaire dont les échos nous arrivent d'Allemagne. La manifestation du 20 avril 1968 à Paris, contre la tentative d'assassinat de Rudi Dutschke, nous donne d'ailleurs une première opportunité de brandir des drapeaux noirs. À l'occasion suivante, le 1<sup>er</sup> mai à Paris, ces mêmes drapeaux provoquent la fureur du service d'ordre cégétiste, assisté dans sa chasse aux anarchistes par les maoïstes de *Servir le peuple* qui se font pourtant ensuite casser la gueule par le même SO alors qu'ils crient « Vive la CGT! », slogan qui fait la une de leur journal.

Parallèlement à quelques contacts, à la fin 1967 je crois, avec un éphémère petit cercle de lycéens libertaires répondant au curieux nom de Togem (mégot à l'envers), nous allons écouter, avec Guil, ce qui se dit au Groupe libertaire Louise Michel. Mais cela relève plutôt de la visite d'un musée de l'anarchie. Rien de vivant ne s'y passe et les vieilles barbes qui négligent

les enragés y sont au cœur de l'agitation. Connaissant le lien entre certains des fondateurs du Mouvement du 22-Mars et le groupe Noir et Rouge, nous allons à Nanterre-la-Folie pour les rencontrer. Nous sommes en accord avec leurs conceptions « spontanéistes » et leur pratique de « minorité agissante ». Les relations que j'établis en avril et en mai avec des Nanterrois vont me faciliter, après la disparition de la JAC – qui sombre en 1969 dans le montage d'un hypothétique Mouvement communiste libertaire<sup>1</sup> avec Georges Fontenis –, l'accès aux réunions du groupe Noir et Rouge lors de son autodissolution puis, à partir de 1970, la participation au réseau informations et correspondance ouvrières (ICO). C'est en quittant le cursus scolaire, en m'engageant dans un comité d'action de quartier<sup>2</sup>, celui de la place des Fêtes, actif jusqu'en 1971, et en assistant aux assemblées d'ICO que prend forme une conception libertaire de la pratique politique et de l'organisation sociale que je partage encore de nos jours.

**M. L.:** Comment envisagiez-vous la suite du mouvement, y avait-il des contacts avec les étudiants?

**M. T.:** Ces contacts existent donc, mais nous faisons peu d'interventions collectives en mai et juin. C'est au rythme trépidant des manifestations, des nuits d'émeute et des assemblées improvisées que je traverse ces folles semaines. Je me retrouve ensuite à remplir des camions de journaux, la nuit, pour les Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP) qui sortent de la longue grève et où un lycéen est plutôt bien accueilli. Cela me permet de parcourir ensuite l'Italie en stop avec Madelène, rencontrée pendant la manifestation du 24 mai, où la Bourse brûle et qui se termine en très durs affrontements sur le boulevard Saint-Michel. Heureusement, l'Odéon occupé nous sauve cette nuit-là et accueille nos amours débutantes. Un couple de Parisiens de dix-huit ans est fêté cot été 68 en Italie. C'est un beau voyage amoureux de



nous nous sommes retrouvés dans la rue, ce qui n'était pas pour nous déplaire. On connaît les folles et interminables courses de milliers de manifestants à travers Paris lors de ce printemps rebelle où l'on allait jusqu'à pisser au passage sur la tombe du soldat inconnu. Tous les symboles de la nation coloniale – très jeunes, nous connaissions les conséquences de la guerre d'Algérie, les charges meurtrières des CRS à Charonne ou les attaques par les fascistes de lycées comme Voltaire – comme de la République patriarcale gaullienne, drapeau tricolore en tête, sont haïs. Nous les détruisons sur notre passage. Nous nous reconnaissons dans la Commune de Paris et dans le drapeau noir des pirates, des canuts et des anarchistes. Si la prise des lieux symboliques du pouvoir ne nous intéresse aucunement, l'incendie de la Bourse, temple du capitalisme, va de soi. Les nuits barricadières sont vécues avec une folle intensité par les adolescents : elles nous offrent des moments fusionnels avec la population solidaire où prend forme cette transformation sociale par et pour la communauté humaine dont nous rêvons.

**M. L. :** En tant que lycéen avais-tu des contacts avec le mouvement libertaire, était-ce une référence ou un truc vague et lointain ?

**M. T. :** À dix-sept ans, je connais l'anarchisme à travers quelques lectures (essentiellement une anthologie de textes de Bakounine dans la collection « Libertés », chez Pauvert, et l'essai de Daniel Guérin) et des discussions passionnées parmi une poignée de lycéens de Voltaire, où mon ami Guil, formé dans l'organisation de jeunesse juive Dror, défend des positions stérniennes tout en militant au Comité Vietnam national. Il deviendra, à dix-sept ans, un héros anonyme des barricades parisiennes. Dans mon cas s'ajoute un élément culturel familial : un père citant encore Kropotkine en exemple et ne reniant pas l'engagement libertaire de ses jeunes années – au sortir de l'Occupation, entre 1945 et 1950 – à travers le mouvement

des auberges de jeunesse et la diffusion du *Libertaire*. Parmi les mouvements récents, nous nous référons aux actions des provos, à Amsterdam en 1966 – qui nous semblent tisser un lien entre la *beat generation* et le courant anarchiste –, et à l'opposition extraparlamentaire et antiautoritaire dont les échos nous arrivent d'Allemagne. La manifestation du 20 avril 1968 à Paris, contre la tentative d'assassinat de Rudi Dutschke, nous donne d'ailleurs une première opportunité de brandir des drapeaux noirs. À l'occasion suivante, le 1<sup>er</sup> mai à Paris, ces mêmes drapeaux provoquent la fureur du service d'ordre cégétiste, assisté dans sa chasse aux anarchistes par les maoïstes de *Servir le peuple* qui se font pourtant ensuite casser la gueule par le même SO alors qu'ils crient « Vive la CGT ! », slogan qui fait la une de leur journal.

Parallèlement à quelques contacts, à la fin 1967 je crois, avec un éphémère petit cercle de lycéens libertaires répondant au curieux nom de Togem (mégot à l'envers), nous allons écouter, avec Guil, ce qui se dit au Groupe libertaire Louise Michel. Mais cela relève plutôt de la visite d'un musée de l'anarchie. Rien de vivant ne s'y passe et les vieilles barbes qui pérorent nous font fuir. À l'occasion d'une des premières manifestations des CAL, en janvier 1968, je rencontre enfin un groupe actif et attractif, la Jeunesse anarchiste communiste (JAC), qui diffuse une revue dont le titre, *Arcane*, est une claire référence au surréalisme. C'est au contact des lycéens de la JAC que je découvre la critique de la vie quotidienne, directement inspirée par l'IS (Internationale situationniste). La moyenne d'âge de ce réseau ne doit pourtant pas dépasser les dix-huit ans et je me trouve à ce niveau sur un pied d'égalité avec mes nouveaux compagnons. La lecture de textes de l'IS comme *De la misère en milieu étudiant* puis du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* nous fournit une sérieuse réserve de graffiti et accompagne les manifestations qui s'intensifient et où nous prenons de l'assurance au cours des quatre premiers mois de 1968. Cependant Nanterre bouge. Les libertaires et

assistant aux assemblées d'ICO que prend forme une conception libertaire de la pratique politique et de l'organisation sociale que je partage encore de nos jours.

**M. L. :** Comment envisagez-vous la suite du mouvement, y avait-il des contacts avec les étudiants ?

**M. T. :** Ces contacts existent donc, mais nous faisons peu d'interventions collectives en mai et juin. C'est au rythme trépidant des manifestations, des nuits d'émeute et des assemblées improvisées que je traverse ces folles semaines. Je me retrouve ensuite à remplir des camions de journaux, la nuit, pour les Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP) qui sortent de la longue grève et où un lycéen est plutôt bien accueilli. Cela me permet de parcourir ensuite l'Italie en stop avec Madelène, rencontrée pendant la manifestation du 24 mai, où la Bourse brûle et qui se termine en très durs affrontements sur le boulevard Saint-Michel. Heureusement, l'Odéon occupé nous sauve cette nuit-là et accueille nos amours débutantes. Un couple de Parisiens de dix-huit ans est fêté cet été 68 en Italie. C'est un beau voyage amoureux de Florence à Pompéi, avec *Sur la route de Kerouac* dans le sac à dos. L'émancipation sociale passe aussi par là. À l'automne 68, le comité d'action place des Fêtes prend une bonne part de mon temps et j'y poursuis l'apprentissage de la lutte sociale commencé dans les comités d'action lycéens. La JAC disparaît dans cette vaine tentative de créer une nouvelle organisation communiste libertaire, mais je trouve un accord politique avec ceux de Noir et Rouge et d'ICO, en particulier aux côtés de Christian Lagant, correcteur dans le labeur et compagnon libertaire d'une immense générosité qui, le premier, m'ouvre une porte sur le monde de l'imprimerie. Je n'ai jamais été tenté par d'autres expériences de construction d'organisations politiques, tout en considérant comme essentielles l'organisation des tâches à la base et l'autonomie des mouvements sociaux vis-à-vis de tous les partis.



**M. L.: Penses-tu qu'à la rentrée de l'« automne 68 » les lycéens avaient plus de perspectives que les étudiants?**

**M. T.:** Les lycéens qui voulaient transformer le monde n'avaient, comme les étudiants, que la perspective des luttes sociales. En France, cela se passe dans la continuité de 68 par les grandes mobilisations autour de Lip, de Creys-Malville, du Larzac ou de Plogoff. Je me retrouve hors du lycée dès l'automne 68. À l'intérieur des CAL, la JAC lance sans grand succès une brochure de style pro-situ, *De la misère en milieu lycéen*, qui sonne faux et, tout en se voulant insolente, n'est qu'une laborieuse imitation du célèbre brûlot de Strasbourg. Elle est publiée, début 1969, en supplément à *Passer outre*, journal d'une éphémère tentative de résistance du Mouvement du 22-Mars à l'ordre de dissolution. Victimes des manœuvres stalino-trotskistes, les CAL disparaissent la même année. La seule perspective ouverte est l'action dans les quartiers sur la base de l'assemblée locale, puis la lutte sur le lieu de travail. Je suis retourné aux NMPP. Je m'affronte aux permanents de la CGT du Livre et je me fais virer en 1972 (je suis rentré « par la fenêtre » sept ans plus tard, grâce au syndicat des correcteurs, dans l'imprimerie puis dans la presse). Le comité d'action place des Fêtes disparaît quand le quartier est massacré, devenant cet ensemble de tours inhumaines qu'on voit aujourd'hui. En 1973, je travaille comme chauffeur-livreur au Monde, où je retrouve Germinal Clément, un compagnon très actif qui fait de la rue des Cascades, à Ménilmontant, où il habite un lieu d'accueil et de chaleureuses discussions qui vont m'orienter vers l'Espagne. Je participe aussi très épisodiquement à des revues comme IRL ou *La Lanterne noire*. En 1974, je suis étudiant en philo à la fac de Poitiers, d'où je suis exclu en 1976 avec de nouveaux complices tant l'université ne nous inspire que rébellion. À Toulouse, Maria Mombiola transmet la mémoire vive des collectivités d'Aragon. Je vis de 1977 à 1979 à Barcelone, où prend nais-

anarchistes en provient. Il est certain que les tentatives organisationnelles des libertaires m'ont paru vaines, mais la Fédération anarchiste s'est renouvelée. Nous sommes loin du musée de l'anarchie et la vie du mouvement passe par les outils essentiels que sont la radio, l'hebdomadaire et la librairie. L'auto-organisation des mouvements sociaux est revendiquée dès qu'une grève prend de l'ampleur, comme en 1995. Les luttes s'internationalisent. Les réseaux concrets de solidarité s'organisent sur des principes anticentralistes et antihiérarchiques.

Dans un entretien de 1979, Castoriadis<sup>1</sup> synthétise bien « l'immense importance positive de Mai 1968 », « qui a révélé et rendu visible pour tous quelque chose de fondamental: le lieu véritable de la politique n'est pas celui que l'on croyait être. Le lieu de la politique est partout. Le lieu de la politique, c'est la société. » Il ajoute: « Que peut-on dire, d'ores et déjà, des institutions d'une nouvelle société, d'une société autonome? En tout cas, ceci: qu'elles incarneront l'autonomie, à savoir l'autogestion, l'auto-organisation, l'autogouvernement collectifs dans tous les domaines de la vie publique. » Cela pourrait être écrit aujourd'hui en pensant aux communes autonomes du Chiapas. Avec le mouvement des sans-papiers, les manifestations contre le CPE, celles des lycéens aujourd'hui, seule la lutte auto-organisée transforme les individus et les sociétés. Un texte de solidarité, rédigé par Maurice Blanchot<sup>4</sup> le 8 mai 1968, peut encore s'adresser aux manifestants d'avril 2008: « Face au système établi, il est d'une importance capitale, peut-être décisive, que le mouvement des étudiants, sans faire de promesses et, au contraire, en repoussant toute affirmation prématurée, oppose et maintienne une puissance de refus capable, croyons-nous, d'ouvrir un avenir. » **M. T.**

1. Il est assez bien rendu compte de cette impasse organisationnelle dans *l'Histoire du mouvement anarchiste*

## ETUDIANTS - OUVRIERS

**Unis contre l'ignoble répression policière continuons la lutte où que nous soyons.**

**Les étudiants veulent transformer radicalement les structures de l'université bourgeoise qui en fait "les chiens de garde" du patronat.**

**Il veulent mener un seul et même combat avec les travailleurs pour construire une société nouvelle sans classe.**

**Les partis politiques veulent tirer profit de la lutte héroïque des étudiants, ils prennent "le train en marche" pour ensuite mieux étouffer leur mouvement révolutionnaire.**

**Pour l'autogestion ... universités ... usines.  
Pour la démocratie directe.**

**Vive le mouvement du 22 Mars où sont mêlés fraternellement drapeaux rouges et noirs.**

Group. Communiste Libertaire CHERY LEVALLOIS - (F.A.) 3, Rue Tenon, PARIS

Comités d'Action Lycéens

*(actuelle tendance révolutionnaire)*



des manœuvres stalino-trotskistes, les CAL disparaissent la même année. La seule perspective ouverte est l'action dans les quartiers sur la base de l'assemblée locale, puis la lutte sur le lieu de travail. Je suis retourné aux NMPP. Je m'affronte aux permanents de la CGT du Livre et je me fais virer en 1972 (je suis rentré « par la fenêtre » sept ans plus tard, grâce au syndicat des correcteurs, dans l'imprimerie puis dans la presse). Le comité d'action place des Fêtes disparaît quand le quartier est massacré, devenant cet ensemble de tours inhumaines qu'on voit aujourd'hui. En 1973, je travaille comme chauffeur-livreur au Monde, où je retrouve Germain Clemente, un compagnon très actif qui fait de la rue des Cascades, à Ménilmontant, où il habite un lieu d'accueil et de chaleureuses discussions qui vont m'orienter vers l'Espagne. Je participe aussi très épisodiquement à des revues comme IRL ou La Lanterne noire. En 1974, je suis étudiant en philo à la fac de Poitiers, d'où je suis exclu en 1976 avec de nouveaux complices tant l'université ne nous inspire que rébellion. À Toulouse, Maria Mombiola transmet la mémoire vive des collectifs d'Aragon. Je vis de 1977 à 1979 à Barcelone, où prend naissance une amitié inaltérable avec Diego Camacho (Abel Paz), le griot du 19 juillet 36, qui a vécu comme un bain de jouvence le mouvement de Mai 68 à Paris, où il était ouvrier dans l'imprimerie, en compagnie des suttis et des enragés. Les contacts que je maintiens dans la Catalogne libertaire vont se prolonger jusqu'au Mexique zapatiste.

**M. L.:** Parlons du mouvement libertaire, a-t-il été le grand perdant de mai 1968? Dans ce début du XXI<sup>e</sup> siècle quel regard portes-tu sur sa situation actuelle?

**M. T.:** Mai 1968 a au contraire permis au mouvement libertaire de renaître. Les éditions libertaires nées de 1968, comme Béliaste, La Tête de feuilles ou Champ libre, ont permis à toutes sortes de livres essentiels de paraître ou reparaitre. Le foisonnement actuel de textes

que est partout le lieu de la politique, c'est la société. » Il ajoute: « Que peut-on dire, d'ores et déjà, des institutions d'une nouvelle société, d'une société autonome? En tout cas, ceci: qu'elles incarneront l'autonomie, à savoir l'autogestion, l'auto-organisation, l'autogouvernement collectifs dans tous les domaines de la vie publique. » Cela pourrait être écrit aujourd'hui en pensant aux communes autonomes du Chiapas. Avec le mouvement des sans-papiers, les manifestations contre le CPE, celles des lycéens aujourd'hui, seule la lutte auto-organisée transforme les individus et les sociétés. Un texte de solidarité, rédigé par Maurice Blanchot<sup>4</sup> le 8 mai 1968, peut encore s'adresser aux manifestants d'avril 2008: « Face au système établi, il est d'une importance capitale, peut-être décisive, que le mouvement des étudiants, sans faire de promesses et, au contraire, en repoussant toute affirmation prématurée, oppose et maintienne une puissance de refus capable, croyons-nous, d'ouvrir un avenir. » **M. T.**

1. Il est assez bien rendu compte de cette impasse organisationnelle dans l'histoire du mouvement anarchiste en France - 1945-1975, de Roland Biard, publié aux Éditions Galilée en 1976.

2. Le livre *Mai 1968 raconté par des anonymes*, de Nicolas Daum, republié et augmenté en 2008 aux Éditions Amsterdam, restitue la mémoire des comités d'action de quartier à Paris. Certains, comme celui des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> arrondissements - dont le livre de Nicolas Daum retrace l'histoire -, vont durer plusieurs années. Après une assez brève période d'assemblées massives, ils se transforment en laboratoires de luttes urbaines, préfigurant le mouvement associatif mais prônant surtout la prise en main par les habitants de leur vie collective.

3. Cornelius Castoriadis, *Une société à la dérive. Entretiens et débats 1974-1997*, Le Seuil, 2005.

4. Christophe Bident, *Maurice Blanchot partenaire invisible, essai biographique*, Champ Vallon, 1998. Ce texte se trouve dans les *Écrits politiques. Guerre d'Algérie, mai 1968, etc. (1958-1993)* de Maurice Blanchot, réunis par Lignes Éditions Léo Scherr en 2003.

... les partis politiques peuvent tirer profit de la lutte héroïque des étudiants, ils prennent "le train en marche" pour ensuite mieux étouffer leur mouvement révolutionnaire.

Pour l'autogestion des universités et des usines.  
Pour la démocratie directe.  
Vive le mouvement du 22 Mars où sont mêlés fraternellement drapeaux rouges et noirs.

Arrière Communisme libertaire GILBERT LEBLANC - 19.61 3, Rue Taveau - PARIS

Comités d'Action Lycéens  
*(actuelle tendance révolutionnaire)*

## DE LA MISÈRE EN MILIEU LYCÉEN *(et autres scolarisés)*

1980  
Supplément n° 4 de "Passer Outre"





## 1968. FRANCIA. *La primera noche de las barricadas en París en mayo de 1968*

Los días rebeldes son, a menudo, noches. En Francia, en 1968, la situación se transforma completamente en la noche del 10 al 11 de mayo. Lo que sólo parecía una revuelta estudiantil toma en esta «noche de las barricadas» una intensidad tal que da origen a un movimiento de huelga generalizada, el más importante del siglo xx en este viejo país de Europa.

Los signos precursores de la rebelión remontan a algunos años: 1965, en Ámsterdam, con el nacimiento del movimiento Provo, que despierta la imaginación de los jóvenes anarquistas de París y de Europa; 1966, en Estrasburgo, con la publicación, que motivó un gran escándalo del texto situacionista más leído y traducido en todo el mundo, *De la miseria en el mundo estudiantil*; 1962/1967, en París, con las luchas de los estudiantes en las residencias universitarias de Antony y Nanterre, en los suburbios de París, contra el control de las visitas a los dormitorios femeninos; 1967,

con la aparición del *Tratado del saber vivir para uso de las nuevas generaciones*, de Raoul Vaneigem, del cual serán inscritas sobre los muros de las Universidades y de los Colegios ocupados, frases enteras. Al igual que los carteles de propaganda «détournés» para darle la vuelta al lenguaje de la poderosa sociedad mercantil.

En 1968, en la Facultad de Nanterre la agitación política contra la guerra del Vietnam, por la difusión de las teorías de Wilhelm Reich sobre la sexualidad, y rechazando un porvenir de futuros cuadros permanente. En esta joven Universidad de la periferia parisina proletaria, donde numerosos inmigrantes viven en barracas al lado de la Facultad, nace el Movimiento 22 de Marzo, animado por estudiantes anarquistas y cuya dinámica asamblearia y de democracia directa se extenderá como mancha de aceite transformándose, a partir de mayo, en una irrupción de comités de acción por todo el país. El 20 de



abril, en la manifestación contra la tentativa de asesinato de Rudi Dutschke, aparecen las primeras banderas negras, que reaparecerán en la manifestación sindical del primero de mayo, provocando la carga del servicio de orden estalinista de la CGT. Las primeras barricadas tienen lugar el 3 de mayo en el Barrio Latino como respuesta a la detención de militantes de extrema izquierda reunidos en la Sorbona después del cierre de Nanterre. Los enfrentamientos con la policía durarán hasta la noche, mientras numerosa gente se junta a los estudiantes. Un testimonio afirma: «El arranque de Mayo 68 pudo tomar la forma que ha tomado porque el conjunto de los cuadros políticos (de las organizaciones estudiantiles) estaban entre rejas [...]. Fue gente no organizada la que se puso manos a la obra». (*Vacarme*, nº 26, 2004).

Los sindicatos de estudiantes y de maestros empiezan una huelga en las universidades por la libertad de los detenidos. Los comités de acción de los liceos, con sólo algunos meses de rodaje, se precipitan felices a la lucha. Las manifestaciones son diarias y surcan la ciudad durante horas. De todas partes surgen octavillas y carteles.

El 10 de mayo, millares de estudiantes se manifiestan y a continuación ocupan el Barrio Latino. «Las primeras barricadas se construyen en la espera del resultado de las negociaciones sobre la reapertura de la Sorbona. A las dos de la madrugada la policía carga y la última barricada aguanta hasta las 5.25 h. Por la mañana se cuentan 236 heridos entre las fuerzas del orden, 521 detenciones y 60 coches incendiados». (*Mai-*

*Juin 68*, Les ed. de l'Atelier, 2008). Un «anónimo, testigo, observador y actor de estas jornadas» que firma «Le Flûtiste» testimonia en *Le Monde libertaire* del 22 de mayo de 2008, sobre esta noche rebelde que cambió el curso de los acontecimientos: «En esta época había grupos compuestos en su mayoría por estudiantes y jóvenes que se reclamaban de ideas libertarias o parecidas, a saber, la Federación anarquista, que, por otra parte, tenía esta misma noche del 10 de mayo su gala anual en la Mutualité con Léo Ferré de vedette; otros grupos anarquistas como Noir et Rouge transformado en grupo-no-grupo en la facultad de Nanterre y cuyos miembros formaban parte del Movimiento 22 de Marzo; la UGAC (Unión de grupos anarquistas comunistas); la UAS (Unión anarcosindicalista); la CNT francesa; y un cierto número de individuos y grupos autónomos, entre ellos por ejemplo, Gaston Leval y su círculo *Cahiers de l'humanisme*; todos estaban allí como si se hubieran dado cita esa noche, unos 300 o 400 entre varios millares de manifestantes. [...] Cuando Dany Cohn-Bendit hizo circular por megáfono la consigna (quizás sea el único acto a poner en su activo, siendo el personaje, por otra parte, «infumable») de «ocupar el Barrio Latino» ya que «la policía ocupaba la Sorbona», fue bien entendida y algunos manifestantes se pusieron rápidamente manos a la obra: sirviéndose de los postes de señalización (que rompían girándolos a derecha e izquierda), empezaron a levantar los adoquines de las calles situadas entre la plaza Edmond-Rostand (frente el jardín de Luxemburgo), las calles Soufflot, Gay-Lussac, Saint-Jacques, Claude-Bernard, y



las de detrás del Panteón, hasta la Contrescarpe y la calle Mouffetard. Un hecho remarkable: los pocos estudiantes «gauchistes» presentes intentaron disuadir a los que levantaban los adoquines y construían las barricadas, tratándolos de «provocadores». Pronto se les echó. [...]. En poco tiempo toda esta parte del Barrio Latino fue cubierta de barricadas [...]. Cabe señalar que los habitantes del barrio, testigos indignados de la brutalidad policial, tomaron el partido de los estudiantes, lanzaron cubos de agua para atenuar el efecto de las granadas lacrimógenas y recogieron a los manifestantes en sus casas, lo que no impidió a la policía penetrar en los inmuebles y perseguir a los manifestantes hasta el interior de los apartamentos. [...]. Todas estas circunstancias explican el fuerte choque que provocó en la opinión: los sindicatos, organizaciones y partidos de izquierda se vieron con la obligación de reaccionar convocando una manifestación para el día 13 de mayo. Sólo a reculones, participaron en las huelgas espontáneas de solidaridad que en los días siguientes se desencadenaron en todo el país. En este momento los «gauchistes», completamente sobrepasados, empezaron a intentar recuperar el movimiento».

Tomás Ibáñez escribe con razón en *Archipiélago* (nº 80-81, mayo 2008) sobre el formidable movimiento social que nace al día siguiente de la insurrección urbana del 10 de mayo: «fueron las ocupaciones de fábricas las que inyectaron a Mayo las energías que le permitieron subsistir más

allá de la primera noche de las barricadas [...]. Fueron los millones de trabajadores en huelga quienes potenciaron la resonancia, en intensidad y en duración, que tuvo Mayo en lo más hondo de la sensibilidad antagonista. Fue lo que ocurrió en el mundo del trabajo lo que dio a Mayo una dimensión de «acontecimiento histórico». Sin embargo, estas noches de revuelta permitieron a insurgentes de 16 años encontrarse al lado de rebeldes, como Diego Camacho (Abel Paz), que tenía 15 años en Barcelona en 1936. Allí volvió a encontrar Diego su juventud. De igual manera que los fantasmas de Louise Michel y de Eliseo Reclus obsesionaban las barricadas de la Comuna de Oaxaca (México) en 2006, los espíritus de Durruti y de Makhno velaban sobre el alzamiento libertario de mayo 1968. Abel Paz y Alexandre Skirda, sus futuros biógrafos, estaban entre los participantes más activos y más conscientes del movimiento de las ocupaciones. Supieron, después, transmitir a las jóvenes generaciones la vida y el combate, el aliento y la energía rebelde de estos dos luchadores anarquistas.

MARC TOMSIN

**Para saber más:**

Obra colectiva. *Mai-Juin 68*. París : Les Ed. de l'Atelier, 2008.

N. Daum. *Mai 68 raconté par des anonymes*. París : Amsterdam, 2008.

J.-P. Duteuil. *Mai 68, un mouvement politique*. La Bussière : Acratie, 2008.







## Réponses à l'enquête de la revue *Chiapas*

mars 1997

*La revue mexicaine Chiapas a demandé à quelques « compaÑer@s » à travers le monde de répondre à cinq questions. Un compagnon parisien nous a confié ses réflexions.*

*I. – En remontant au moment où vous avez connu les premières actions et les idées des zapatistes, qu'est-ce qui a déterminé votre rapprochement du zapatisme? Qu'est-ce qui a fait que vous ayez partagé leurs idées? Pourquoi, partant de réalités si distinctes, a-t-il pu y avoir une convergence avec la cause zapatiste jusqu'à votre solidarité active?*

Le 1<sup>er</sup> janvier 1994, ma curiosité et ma sympathie furent immédiates devant le soulèvement zapatiste au Chiapas : pour un anarchiste, *Tierra y Libertad* renvoie autant à la mémoire de la révolution mexicaine des débuts du xx<sup>e</sup> siècle (Flores Magon, Villa et Zapata...) qu'à celle des paysans ukrainiens de 1917 à 1921 (Nestor Makhno) et, bien sûr, à la révolution espagnole de 1936, à la CNT et à la FAI (Fédération anarchiste ibérique), aux collectivités agricoles d'Aragon, dont l'histoire m'a été transmise directement par d'anonymes survivants dans leur exil en France.

J'ignorais pratiquement tout du Chiapas et il m'a fallu réviser ma géographie. J'ai trouvé un bon guide avec B. Traven, qui, sous son premier pseudonyme de Ret Marut, me renvoyait aussi à l'éphémère

République des conseils de Bavière (en 1919, avec les anarchistes allemands Mühsam et Landauer) et aux *wobblies* (*Industrial Workers of the World*) américains.

C'est en lisant parallèlement Traven et les premières déclarations des insurgés chiapanèques que j'ai commencé à comprendre l'EZLN. Cependant, les premiers actes des zapatistes de 1994 parlaient d'eux-mêmes : ouverture des prisons, destruction des registres municipaux, judiciaires, policiers...

Il me faut ajouter que, depuis le mai 1968\* de mes dix-huit ans à Paris, je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu un mouvement social et révolutionnaire proclamer aussi clairement que l'EZLN qu'il n'avait pas comme objectif la prise du pouvoir. C'est, avec la pratique de la démocratie directe dans les communautés, ce qui a essentiellement motivé ma solidarité active avec les zapatistes.

Quant à l'obstacle de mon ignorance de la réalité chiapanèque, voire mexicaine, il a rapidement été franchi, dès l'été 1994, par les rencontres que j'ai pu faire et les discussions (*platicas*) que j'ai pu avoir, d'abord avec des *compañeros* de Barcelone, ensuite avec des Mexicains de passage à Paris qui sont devenus des *compañeros*; je dois ici citer chaleureusement et avec gratitude Amado Avendaño Figueroa, dont les explications, empreintes de patience, d'humour et de modestie, ont été lumineuses.

*II. – On a parlé récemment, surtout au sujet de la reconnaissance constitutionnelle des « accords de San Andrés » (droits et culture indigènes), de la participation de l'EZLN à une organisation politique civile. En considérant que l'existence de l'EZLN comme mouvement armé provient de l'absence de chemins pour la lutte civile et pour la revendication des droits fondamentaux du peuple indigène, en profitant de la vision « distanciée » que vous avez, comment évaluez-vous cette « sortie » possible? Quels risques implique-t-elle de votre point de vue ?*

La deuxième question est, pour moi, la plus difficile. Il me semble y avoir déjà partiellement répondu à l'occasion de la *consulta* internationale de 1995 : je pense que la participation de l'EZLN à une organisation « politique » civile existe déjà et avant tout dans la vie des communautés en lutte qui lui ont donné naissance. C'est-à-dire qu'il ne peut s'agir d'une pratique séparée, qu'elle doit recouper, traverser, tous les aspects de la vie sociale. Ce qu'expliquait fort bien le « Sub » lui-même dans un entretien très franc pour la revue uruguayenne *Brecha* au sujet de la démocratie, de la communauté et de la politique : il y a bien, dans les communautés zapatistes, « une autre culture politique », qui mêle l'histoire, la mémoire, la transmission du passé, et le présent, la lutte, l'expérience collective,

la résistance communautaire. Cette pratique et cette pensée sont une critique de la politique comme activité séparée. (Je ne pense pas seulement à la caricature politicienne que sont les processus électoraux en cours au Mexique ou en France, mais à ce que dit le « Sub » dans *Brecha* : « *Les partis divisent la communauté et créent une fracture partout.* »)

Cette réflexion critique n'est pas nouvelle et n'est pas spécifique aux communautés paysannes indigènes : dès 1920, un courant du mouvement ouvrier révolutionnaire allemand (Otto Rühle et l'Union générale ouvrière) proclamait que « *la révolution n'est pas une affaire de parti* » et proposait une forme d'organisation unitaire, fondée sur l'expérience des « conseils » d'usine, de soldats, de quartier... qui ne puisse pas être gouvernée d'en haut, mais soit déterminée par la volonté de ses membres. On peut aussi rappeler que Traven, qui venait de cette même révolution allemande, conseillait déjà, en 1930, aux prolétaires d'Occident de s'inspirer des pratiques communautaires indigènes du Mexique, particulièrement vis-à-vis des chefs (ce qui vaut aussi pour le « Sub »...).

De la même façon, aujourd'hui en France, il ne peut y avoir de « traduction politique » des mouvements sociaux, comme celui de l'automne 1995, ou de désobéissance civile aux lois, à la logique raciste et xénophobe de l'Etat, que dans la reconnaissance de la souveraineté de ces mouvements, de leur organisation fondée sur l'assemblée des participants. De mai 1968, il a été écrit – par Maurice Blanchot, dans *Communauté inavouable* – qu'« *il ne s'agissait pas de seulement prendre le pouvoir pour le remplacer par un autre [...], mais de laisser se manifester [...] une possibilité d'être-ensemble qui rendait à tous le droit à l'égalité dans la fraternité par la liberté de parole [...]. C'est pourquoi on pouvait pressentir que, l'autorité renversée ou plutôt négligée, se déclarait une manière encore jamais vécue de communisme que nulle idéologie n'était à même de récupérer ou de revendiquer.* »

Je ne vois pas d'autre chemin possible pour l'EZLN, dans sa participation-transformation (?) à une organisation « civile », que cette critique communautaire en actes de la politique, que de se fondre dans le mouvement social affirmant sa souveraineté contre la logique des partis, du pouvoir... ce que Pierre Clastres appelait *la Société contre l'Etat*.

*III. – Depuis ses origines, l'EZLN a marqué une différence substantielle avec les mouvements armés antérieurs, rejetant le rôle d'avant-garde du processus révolutionnaire. Ils affirment ouvertement que la création d'un monde nouveau correspond à l'œuvre de l'humanité tout entière, dont eux-mêmes ne sont qu'une partie, et ils lancent un appel pour que*



chacun, dans son « espace », lutte pour ses propres « demandes », avec ses moyens propres (et non à se joindre à la lutte armée). Cela permet à chacun d'assumer sa responsabilité dans la lutte, mais pas dans celle des autres, seulement dans la sienne. Dans cette perspective, quelles sont, pour les luttes dans le monde, les lignes qui permettraient d'avancer simultanément ou en convergence? Quelles seraient les bases de ce que l'on pourrait appeler le zapatisme international? Est-il possible de parler de zapatisme international? Qu'est-ce qui relie vos propres luttes et le zapatisme?

Ma tentative de réponse à la deuxième question semble avoir anticipé la troisième, en tout cas pour ce qui en est de la convergence des luttes dans le monde. Quant à un « zapatisme international »... La fameuse phrase « *el zapatismo no es, no existe. Solo sirve como sirven los puentes, para cruzar de un lado a otro* » est essentielle. Le « zapatisme international » ne serait qu'une idéologie de plus, qu'il faudrait combattre, au moins critiquer (l'anarchisme n'échappe pas non plus, pour moi, à cette remarque). Il est vrai que les zapatistes manient les paradoxes avec virtuosité et que, dans les paroles des émissaires de l'EZLN en France, en novembre 1996, le terme de zapatisme revenait sans cesse. S'il s'agit d'une formule magique pour exprimer l'inexprimable, soit. Mais, répétée devant un auditoire culturel et politique, la formule n'agit pas, elle produit de la confusion, elle renforce même le « confusionnisme » de cette « intelligentsia » parisienne (si bien représenté par l'article du *Monde diplomatique* de janvier 1997 « Le grand virage des zapatistes ») qui s'est effrayée de voir le théâtre de l'Odéon envahi, le 11 novembre 1996, par une centaine de « sans-papiers » d'Afrique, d'Asie et d'Europe, venus avec leurs amis et leurs enfants à la rencontre des zapatistes en occupant pour quelques heures ce haut lieu de la culture. Les paroles des exploités chinois, africains ou turcs ont fini par rencontrer celles des deux envoyés de l'EZLN, dans l'écoute et la compréhension. Il y avait, dans la transgression du rôle culturel du théâtre par l'occupation de son espace, et surtout de la scène réservée aux comédiens et aux intellectuels de renom, la réponse à la question de ce qui relie leurs luttes et le « zapatisme ». Ces rencontres ne peuvent se faire que contre les pouvoirs, les séparations en place. Cela ne s'est que trop peu passé à l'intergalactique de l'été dernier au Chiapas, cela s'entrevoit malheureusement encore moins dans la préparation d'une « intergalactique II » en Europe. C'est la rébellion qui relie nos luttes et le zapatisme, l'insurrection indigène et paysanne des communautés montagnardes du Sud-Est mexicain.

*IV. – Quels sont les principaux apports du zapatisme aux mouvements et processus d'émancipation dans le monde? Quels sont ou pourraient être les « apports » du monde aux zapatistes?*

En tenant compte de ce qui vient d'être écrit sur le terme « zapatisme », les principaux apports de ces communautés en lutte au processus d'émancipation dans le monde sont d'avoir su maintenir leur unité tout en se mettant en mouvement, en remettant par exemple en cause certains aspects de la domination à l'intérieur même des communautés, celle des femmes par les hommes évidemment, avec toutes ses conséquences sur les enfants, l'éducation...

Le deuxième apport principal est dans la reconnaissance fondamentale de cette démocratie directe où la parole de chacun, de chacune doit être dite et écoutée. Cette libération du langage, de la pensée critique et de l'imagination, que j'avais vécue en mai 1968, en France, je l'ai retrouvée chez les zapatistes de cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, qui ont su se faire entendre dans le monde entier.

Les « apports » du monde aux zapatistes passent aussi par la parole : quand des peuples trouvent en eux-mêmes la force et le courage de se révolter, la patience de s'organiser et la richesse de leur mémoire, les bases d'une solidarité planétaire existent, donc de la création de réseaux d'entraide, de dialogues, de réflexion où la critique et le respect doivent aller ensemble.

Il est un autre point à souligner : les communautés insurgées du Chiapas remettent en cause la logique économique mondiale que l'on peut appeler capitalisme, privé ou d'Etat comme dans les pays qui ont été dits « socialistes », néolibéralisme ou société spectaculaire-marchande... C'est aussi vrai des mouvements sociaux en Europe et en Asie; nous connaissons moins ce qui se passe en Afrique, mais, si l'on en croit les luttes qui s'auto-organisent et se développent parmi les immigrés en Europe occidentale, l'espoir est grand.

*V. – Brièvement, quelle serait votre évaluation des trois dernières années, en relation à la lutte ou à la conception révolutionnaire du monde?*

*Le Réveil mexicain* s'est fait entendre jusque dans le cœur de Parisiens qui pensaient presque tout connaître quant à la question sociale et révolutionnaire, il a aussi touché le cœur de vieux anarchistes espagnols qui ne se sont jamais rendus et ont survécu à toutes les répressions. La parole libre est revenue avec la pratique des assemblées souveraines; la critique des séparations (politique, économie, culture, société...) doit encore s'aiguiser; l'auto-organisation des luttes, des résistances à la domination économique doit encore s'affirmer. Personnellement, tout cela m'a remis en contact et en harmonie avec de jeunes générations d'insurgés de la vie. Cependant, dans le mouvement même de la solidarité avec les zapatistes, les vieux schémas centralistes et avant-gardistes perdu-

rent, les militants de la politique révolutionnaire tentent de se refaire une virginité; il ne faut pas hésiter à les bousculer tout comme l'a été l'intelligentsia de gauche parisienne à l'Odéon.

Le mouvement social a retrouvé, ces trois dernières années, le sens de la parole, de l'assemblée et de la démocratie directe. Il lui faut maintenant prendre confiance en lui-même et proclamer sa souveraineté.

**UN « INCONTRÔLÉ » DE LA COLONNE DURITO**

\* Ce texte a été écrit bien avant la sortie du remarquable film d'Hervé Le Roux, *Reprise*, que l'on peut voir comme une suite de *Land and Freedom*, de Ken Loach, où la responsabilité historique des « bureaucraties de l'espoir » (politiques et syndicales) est justement et cruellement révélée.



# M. Tomsin : « Composer, mettre en page, imprimer et éditer de merveilleux livres »

Entretien réalisé en 2011 pour « Le Monde libertaire » par Guillaume Goutte (republié sur son blog Mediapart le 8 juin 2021).

**Guillaume Goutte** : Comment ton aventure éditoriale a-t-elle commencé ? Quand t'est venue l'idée de publier des livres ?

**Marc Tomsin** : Ma première tentative remonte à la fin des années soixante-dix. Je vivais alors à Barcelone où deux anciens du MIL [*Mouvement ibérique de libération - NDLR*] avaient monté une imprimerie dans le quartier populaire de Gracia avec un de mes amis, qui avait une formation de typographe. Fort de ces amitiés, j'ai édité un premier petit livre, en 1978. C'était un court texte introuvable de Raoul Vaneigem sur *Isidore Ducasse et le comte de Lautréamont dans les Poésies*. Tiré à moins de mille exemplaires, j'ai pu le diffuser facilement moi-même, grâce au nom de l'auteur et au thème de l'essai. Sept ans plus tard, j'ai recommencé, cette fois à Paris où j'étais devenu correcteur dans l'imprimerie. Profitant d'une période de chômage, j'ai déposé les statuts d'une maison d'édition avec une amie, Angèle Soyaux. Cela s'appelait Ludd, en référence au héros des briseurs de machines anglais (les luddites). C'était en 1985 et cela va durer jusqu'en 1998. Au total, nous avons publié une trentaine de livres dont bon nombre d'auteurs germaniques, comme Karl Kraus, Oskar Panizza, Franz Jung, Frank Wedekind ou Christian Dietrich Grabbe. Pierre Gallissaires, qui collaborait aux éditions Nautilus à Hambourg, a assuré une bonne partie de ces traductions. Tous ces livres, comme le premier, avaient la particularité d'être fabriqués en typographie, composés en linotype et imprimés, au plomb, pour la plupart en banlieue parisienne, à la SAIG, qui existe toujours à L'Haÿ-les-Roses. C'était pour nous deux une activité qui relevait de l'artisanat : des petits tirages (mille exemplaires en moyenne), peu de titres (vingt-huit exactement en douze ans) et nous faisons cela en plus de notre travail salarié ; c'était une activité parallèle.

En 1993, je me suis mis en retrait de cette expérience et, cinq ans plus tard, Angèle a dû arrêter : faillites successives des distributeurs, toutes sortes de difficultés, la tâche devenait trop lourde. Les éditions Ludd ont donc fermé. J'ai cessé pendant une dizaine d'années de publier des livres. En 2007, je me suis retrouvé en préretraite et j'ai monté un nouveau projet sans but lucratif, sous le nom de Rue des Cascades, cette fois seul pour les choix



éditoriaux mais Angèle réalise les couvertures. J'ai choisi un petit format et les ouvrages sont maintenant imprimés en offset, chez Lussaud en Vendée, mais toujours en cahiers cousus collés avec couverture à rabats.

Rue des Cascades a commencé de façon assez différente de l'aventure de Ludd (qui restait circonscrite à un domaine littéraire) puisque les premiers textes édités sont liés à la lutte et à l'histoire des peuples indiens du Mexique. À cette époque, j'étais moi-même engagé dans un réseau de solidarité internationale constitué à partir de 1994 autour de la rébellion zapatiste au Chiapas. Les premiers livres traitaient donc de ce sujet : une analyse de la rébellion - *L'Autonomie, axe de la résistance zapatiste* - écrite par un ami mexicain, Raúl Ornelas Bernal, et un livre du sous-commandant Marcos - *Mexique, calendrier de la résistance* - qui est une sorte d'état des lieux et de description des mouvements sociaux qui traversent le Mexique entre 2001 et 2003. Il s'agissait du début d'une série que j'ai appelée « Les livres de la jungle », en référence au Chiapas et à la jungle - *selva* en espagnol - Lacandone. Y prendra place également le livre *La Commune d'Oaxaca*, qui se rapporte au soulèvement des peuples de la région d'Oaxaca en 2006. C'est le témoignage d'un auteur et ami, Georges Lapiere, qui a assisté de près au développement de l'Assemblée populaire des peuples d'Oaxaca ; à la fois chronique et analyse de ce qui s'est passé en 2006 et des perspectives ouvertes par la création en 2007 de Voix d'Oaxaca construisant l'autonomie et la liberté (Vocal), réseau animé par de jeunes libertaires.

### **« La pratique de l'autonomie à travers la démocratie directe inspire tous les mouvements indiens »**

**Guillaume :** Comment s'est déroulé le travail autour du livre de Marcos ? Pourquoi as-tu choisi ce texte en particulier ? Marcos était-il au courant ?

**Marc :** Marcos a reçu une lettre que j'ai écrite et qui lui a été remise en main propre pour lui faire savoir que son texte allait paraître en français. Évidemment, il n'y a pas eu de réponse de sa part, mais on sait qu'il est partisan de la piraterie et qu'il ne cherche pas à obtenir des droits pour lui-même. Il était précisé dans cette lettre que les bénéfices de la vente de ce livre seraient reversés aux communes autonomes zapatistes. Concernant le choix, je pense qu'avec le *Calendrier de la résistance*, il y a un effort de Marcos - qui écrit facilement en ce temps-là de nombreux communiqués - pour construire un vrai livre. J'ai aussi choisi ce texte en particulier pour la troisième partie, qui explique la constitution des *caracoles* (escargots en espagnol, évoquant la symbolique de la spirale) et des conseils de bon gouvernement, c'est-à-dire la coordination et l'articulation des communes autonomes entre elles, formant cinq régions dans la zone d'influence zapatiste au Chiapas. Cela se passe en août 2003, c'est la réponse des peuples et villages indiens zapatistes aux accords de février 1996 sur

l'autonomie et la culture indigènes. Après des mois de dialogue incluant les mouvements indigènes de tout le Mexique et la société civile, ces accords ont été signés par les délégués de l'EZLN et les représentants du gouvernement fédéral mexicain, mais ce dernier ne les a jamais appliqués, contrairement à l'EZLN qui les met en pratique à travers la création des *caracoles* et des conseils de bon gouvernement. Je pense que les explications données dans ce livre sont vraiment les plus claires et permettent de comprendre les moyens et les buts de ce mouvement zapatiste, beaucoup plus en tout cas que l'aspect spectaculaire retenu par les médias et souvent favorisé par Marcos lui-même. Cette pratique de l'autonomie à travers la démocratie directe inspire tous les mouvements indiens, ce qui met bien en valeur le livre de Joani Hocquenghem sur la rencontre de délégations indiennes de toute l'Amérique à Vícam, dans le nord du Mexique, en octobre 2007.

**Guillaume :** Tu publies aussi des livres sur d'autres sujets.

**Marc :** Oui, bien sûr, car je ne perds pas de vue les textes concernant directement l'anarchisme. Fin 2007, j'ai réédité un livre passionné sur Jules Bonnot, *En Exil chez les hommes*, de l'écrivain britannique Malcolm Menzies. Ce texte sur Bonnot s'appuie sur des années de recherche pour décrire et retracer très intelligemment le milieu anarchiste individualiste du début du XX<sup>e</sup> siècle, avant la Première Guerre mondiale. Par la suite, la thématique libertaire revient avec les écrits d'un compagnon espagnol, Tomas Ibáñez, *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*. J'ai aussi fait traduire et édité sous le titre *Têtes d'orage les Essais sur l'ingouvernable* d'un auteur anarchiste argentin à découvrir, Christian Ferrer. À côté de ces deux axes éditoriaux, il y a des livres qui me tiennent particulièrement à cœur, comme *Les Jeux de l'amour et du langage*, de Jérôme Peignot, ou les *Écrits* du surréaliste Adrien Dax et, tout récemment, *La Geste des irréguliers*, de Métié Navajo, qui relate la marche d'une centaine de sans-papiers à travers la France en mai 2010. Sans oublier un court texte de Raoul Vaneigem, *L'État n'est plus rien, soyons tout*, écrit en septembre 2010 pour la rencontre internationale de Thessalonique, en Grèce.

**Guillaume :** D'où vient le nom de la maison d'édition ?

**Marc :** Je vis rue des Cascades, à Ménilmontant qui est aussi mon quartier d'enfance. Dans cette rue se côtoient l'Espace Louise-Michel de Lucio Urtubia - qui évoque aussi bien la Commune de Paris que la révolution libertaire en Espagne - et l'Atelier pour l'estampe et l'art populaire de l'artiste mexicain Raoul Velasco qui, chaque année, au début du mois de novembre, à l'occasion de la fête des morts au Mexique, expose jusque sur les murs des squelettes rigolards - les *calaveras*. Belleville et Ménilmontant étaient le quartier des « apaches » il y a un siècle et la rue des Cascades a



servi de décor aux scènes d'extérieur du film *Casque d'or*. Le minuscule troquet de Zoubir, au milieu de la rue, accueille encore une faune nocturne, bohème et prolétaire. Plus récemment, Caroline et Wael ont repris le bar Les Cascades, devenu un lieu de rendez-vous des plus sympathiques figures du quartier. Caroline y anime des ateliers d'écriture et les livres y trouvent leur place. Je n'aime pas l'idée de donner le nom de l'éditeur à une maison d'édition. Je préfère une signature quelque peu énigmatique mais incitant à chercher l'histoire ou les histoires qui se cachent derrière.

**Guillaume :** D'un point de vue économique, ou contre-économique, comment ça se passe au niveau des rémunérations des auteurs ou des traducteurs éventuels, de la confection des ouvrages, de leur impression et de leur distribution ?

**Marc :** C'est extrêmement précaire, mais pour l'instant, depuis bientôt cinq ans, j'arrive à sortir deux à trois livres chaque année. Les auteurs publiés par Rue des Cascades n'ont pas demandé de droits, solidaires et même complices de cette fragile expérience éditoriale. Les traducteurs sont rémunérés en fonction des critères en usage. *Idem* pour les imprimeurs. Je n'ai pas de local, les frais principaux sont donc les frais de fabrication et de traduction quand il y a lieu. Il n'y a que deux livres - ceux de Raoul Vaneigem et de Georges Lapierre - qui ont dépassé les mille exemplaires diffusés et qui permettent de continuer. Les ventes des autres ne parviennent pas toujours à rembourser les coûts de fabrication.

**Guillaume :** Par qui est assurée la distribution ?

**Marc :** Par Court-Circuit, une petite structure créée il y a six ou sept ans et qui diffuse une trentaine d'éditeurs, pour la plupart d'inspiration libertaire [*structure aujourd'hui disparue, remplacée par Hobo Diffusion - NDLR*]. Cela m'arrive également, à l'occasion, de proposer à des libraires une rencontre avec un auteur ou autour d'un livre. La vie des livres dépend essentiellement de ces contacts avec les libraires, mais je ne vais pas personnellement les voir pour présenter les nouveautés et susciter leurs commandes. Je l'ai fait pendant quelques années du temps de Ludd, mais c'est l'existence de Court-Circuit qui m'a permis de me remettre à l'édition en sachant que je n'aurais plus à m'occuper de la diffusion.

**Guillaume :** Et au niveau de la promotion ? As-tu des retours dans la presse, etc. ?

**Marc :** L'écho médiatique est pratiquement inexistant, à part de temps à autre dans la presse libertaire, surtout dans le bulletin bibliographique *À contretemps* qui a recensé la plupart des livres parus Rue des Cascades. Au début, j'ai fait quelques services de presse. Devant la quasi-absence de résultats, j'ai arrêté. Il y a des exceptions, quand on me les demande ou

pour des journaux comme *CQFD*. Ce qui est important pour moi, c'est la présence dans les nombreuses manifestations autour des livres de petits éditeurs indépendants et libertaires, comme les divers salons du livre anarchiste. Cela permet d'établir un contact direct avec les lecteurs. C'est vraiment important pour une petite structure. En cette fin d'année 2011, par exemple, il y a une librairie éphémère qui s'installe pour trois semaines à Paris, à la Halle Saint-Pierre, où sont exposés les ouvrages d'une cinquantaine de petits éditeurs.

### **« Les livres peuvent ouvrir des horizons plus larges que les activités militantes et organisationnelles »**

**Guillaume** : Pourquoi éditer ?

**Marc** : Je suis un ouvrier du Livre. J'ai d'abord travaillé dans l'imprimerie. La première raison qui m'a poussé à éditer, c'est d'établir ce lien entre les textes et la fabrication des livres. Les deux premiers textes - celui de 1978 et le premier des éditions Ludd en 1985 - n'avaient pas d'existence comme livre ou projet de livre. Dans les deux cas, je souhaitais donner forme à ces écrits, à travers la typographie, la composition et la mise en page, la fabrication artisanale. J'ai toujours eu à l'esprit l'œuvre de Guy Levis Mano, typographe, poète et traducteur qui, pendant un demi-siècle, a composé, mis en page, imprimé et édité de merveilleux petits livres dans son atelier parisien. Bien sûr joue aussi l'envie d'explorer des domaines peu connus, comme ce domaine allemand, reliant la littérature au mouvement social et à l'émancipation des mœurs, de la vie amoureuse, que nous avons essayé de faire connaître davantage avec les éditions Ludd. Tout cela reste peu connu même parmi les libertaires, cela m'intéressait vraiment d'explorer ce domaine dont deux guerres mondiales ont presque complètement effacé les traces. C'est d'ailleurs une même perspective qui m'a poussé à publier des essais autour des peuples indiens d'Amérique : les livres permettant de comprendre ces mouvements aujourd'hui, leur façon de s'organiser, leur vision du monde et ce qu'ils cherchent à atteindre, sont très rares, à part les communiqués de Marcos et des recherches universitaires. J'ai cherché à publier des textes d'auteurs qui sont à la fois des témoins et des acteurs accompagnant véritablement ces mouvements. On pouvait trouver par-ci, par-là un livre, mais il n'y avait pas de tentative de former un ensemble d'ouvrages pour une compréhension des mouvements indiens contemporains. C'est ce que je tente de faire avec la collection « Les livres de la jungle ».

**Guillaume** : Quel est ton rapport au livre et à l'écrit en général ?

**Marc** : Paradoxalement, je me sens proche de la transmission orale, j'écris moi-même très peu, mais j'aime l'idée de faire sortir le livre de ses lieux officiels et surtout de l'université. J'ai grandi entouré de livres, dans la

bibliothèque de mon père. L'anarchisme est aussi né dans les imprimeries, parmi les ouvriers typographes. Les librairies et les éditions libertaires ont toujours été les meilleurs outils de ce mouvement. À côté de nombreuses petites structures éditoriales naissent aujourd'hui des bibliothèques, parfois nomades (bibliobus), redonnant vie aux « causeries populaires », à la façon des athénées libertaires en Espagne. Les livres peuvent ouvrir des horizons plus larges que les activités militantes et organisationnelles. Je cherche des textes qui allient le fond et la forme, l'imagination, la poésie et la critique sociale.

**Guillaume :** Allemagne-Mexique, Mexique-Allemagne, mouvements sociaux et littérature, il faudrait que tu publies du B. Traven !

**Marc :** Oui, Traven fait la jonction entre ce domaine allemand et les peuples indiens du Chiapas. C'est vrai que Traven est un véritable pont entre ces deux univers. Mais je ne suis pas encore parvenu à obtenir des droits de traduction.

**Guillaume :** Quels liens établis-tu entre engagement libertaire et activité éditoriale ?

**Marc :** Le milieu libertaire permet la multiplicité et la diversité des initiatives. Il est réfractaire à l'uniformité. Je suis un anarchiste qui édite des livres mais je ne définirais pas Rue des Cascades comme maison d'édition libertaire. En revanche, je m'adresse d'abord à des lectrices et lecteurs qui se reconnaissent dans ce courant de pensée et dans son histoire. J'y ai été encouragé lors des deux années que j'ai passées à Barcelone par mon vieil ami Diego Camacho (Abel Paz), pour qui l'écriture, la publication et la diffusion des livres étaient essentielles à la survie du mouvement.

**Guillaume :** Quels sont les projets à venir ? Quel avenir pour Rue des Cascades ?

**Marc :** Passer le cap des cinq ans. Le premier livre qui paraîtra en 2012 sera *Femmes de maïs*, une suite d'entretiens avec des femmes zapatistes, dans la série des « Livres de la jungle ». Mais je prévois également d'éditer le premier récit de Georg Glaser, auteur allemand de *Secret et violence* (Agone, 2005), proche des libertaires et ami d'André Prudhommeaux, qui vivait comme artisan dinandier à Paris. Il s'agit aussi d'un témoignage, écrit très jeune, inspiré par la vie de vagabond qu'il a menée à l'adolescence. Ce livre paru en 1930 en Allemagne - Glaser avait juste vingt ans - n'a jamais été traduit en français. Enfin, j'envisage aussi de rééditer une brève et intense réflexion philosophique de Georges Bataille sur l'amour, qui tiendra compagnie à l'essai de Jérôme Peignot.

Enfin, au nom d'une longue amitié, d'une conversation qui s'étend sur trois décennies à Barcelone comme à Paris et qui m'a tant apporté, j'aimerais mettre en route la traduction des trois volumes de Mémoires d'Abel Paz encore inédits en français. Cela occuperait Rue des Cascades pour quelques années encore.

[Le premier tome de ces Mémoires a paru en 2020, sous le titre *Scorpions et figes de Barbarie* - NDLR]



## Recension (non-exhaustive) d'autres billets écrits par Marc, entretiens, liens vers des enregistrements audio ou vidéo, publications

Original en espagnol de l'entretien donné à la revue Chiapas (Ceceña, A.E. ¿Cómo ve Europa a los zapatistas?, Entrevista con Adelina Bottero, Luciano Salza, Friederike Habermann, Marc Tomsin, Massimo de Angelis y Ulrich Brand, *Chiapas*, núm. 4, México: IIEc, UNAM-Ediciones ERA, 1997, pp. 111-133. ISBN: 968- 411-405-2) : <https://chiapas.iiec.unam.mx/No4/ch4europa.html>

Entretien recueilli par Arnaud et Sinclair pour l'Ornitho en 1999, mis en ligne sur "La voie du jaguar" : <https://lavoiedujaguar.net/Entretien-avec-un-membre-du-Comite-de-solidarite-avec-les-peuples-du-Chiapas-en>

### Articles, notes de lectures ou billets écrits dans des revues :

« Lire ou ne pas lire - De la grève sauvage à l'autogestion généralisée », M.M., *La Lanterne Noire*, n°1 (juillet – août 1974) : <https://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article220>

« Lire ou ne pas lire - Charles Fourier et les détours de l'Utopie », Béliat, *La Lanterne Noire*, n°4 (décembre 1975) : <https://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article283>

« Efficacité et stratégie à ... La lanterne » (Texte de rupture avec le groupe), Béliat, *La Lanterne Noire* n°8 (avril 1977) : <https://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article438>

Des billets dans *Cantonade*, bulletin du Syndicat des correcteurs

(Expressions) Lectures mexicaines – Paroles zapatistes du Chiapas, "Zapata est vivant !" : *l'insurrection des indigènes du Chiapas racontée par eux-mêmes* », Guiomar Rovira, éd. REFLEX et Virus), Béliat, *Le Monde libertaire*, n°1225 (janvier 1996 ?)

« L'expérience zapatiste du soulèvement des montagnes » et « Par les sentiers de la création et de la rébellion », Béliat et B., *le Monde Libertaire*, Hors-série n° 21 (été 2002)

Transformer le monde sans prendre le pouvoir. Entretien avec Jérôme Baschet, *Le Monde libertaire* n° 1308, février 2003. Consultable dans les archives du Monde libertaire : <https://www.monde-libertaire.fr/?page=archives&numarchive=10713> ou sur "La voie du jaguar" : <https://lavoiedujaguar.net/Entretien-avec-Jerome-Baschet>

« De La Realidad à Tijuana, la lutte s'étend », Béliat, archives du Monde libertaire, mis en ligne en mars 2004, <https://www.monde-libertaire.fr/?page=archives&numarchive=11629>

« Dans le chaudron de Zapata », Béliat, p. 3 du Hors-Série n° 27 (mars 2005 ?), <https://www.monde-libertaire.fr/?page=archives&numarchive=12277>

« Chiapas : "Alerte rouge" et assemblées décisives pour les zapatistes », Béliat, *Le Monde libertaire*, n°1405, juillet 2005

Entre exil vers le Nord et rêve zapatiste. Entretien avec Joani Hocquenguem. *Le Monde libertaire*, Hors-série n°28 (été 2005), repris sur <https://lavoiedujaguar.net/Entre-exil-vers-le-Nord-et-reve-zapatiste>

Cinématographie. « Mai 68 mort ou vif ? », Béliat, *Le Monde libertaire* n°1417, novembre 2005



« Chiapas, la résistance », Béliat (décembre 2005 ?) : <https://www.monde-libertaire.fr/?page=archives&numarchive=12161>

« Les barricades ferment les rues et ouvrent le chemin » et « Le Mexique en lutte », *Le Monde Libertaire*, Hors-série n° 31 (déc. 2006-janv. 2007)

En mémoire d'Abel Paz - *Écoute, petit...*, *Le Monde libertaire*, avril 2009, repris sur "La voie du jaguar" : <https://lavoiedujaguar.net/Ecoute-petit>

Bibliographie « Mexique, Oaxaca et Chiapas, zapatistes, magonistes et alentours », mise à jour le 1<sup>er</sup> juin 2021 : <https://lavoiedujaguar.net/Mexique-Oaxaca-et-Chiapas-zapatistes-magonistes-et-alentours>

## Enregistrements audio

Une quarantaine d'émission « Terre et liberté » (pour faire connaître les cultures, les luttes, les alternatives des peuples sans État – et qui n'en souhaitent pas –, devenue une rubrique de l'émission "Trous noirs" sur Radio libertaire :

[https://trousnoirs-radio-libertaire.org/trous\\_noirs/recherche.php](https://trousnoirs-radio-libertaire.org/trous_noirs/recherche.php)

Causerie mensuelle du CIRA- Marseille, « Mouvement indien et paysan au Chiapas : l'EZLN », le 5 février 2005 : <https://archive.org/details/chiapas-tomsin>

Réunion publique de la Fédération Anarchiste de Rennes sur l'insurrection populaire de la région d'Oaxaca au Mexique, le 23 juillet 2007 :

<https://www.libertaire.net/discussion/deces-de-marc-tomsin.29253/>

Causerie mensuelle du CIRA- Marseille, avec Claudio Albertani, « Mouvement libertaire et mouvement indien au Mexique », le 5 décembre 2009 :

<https://archive.org/details/albertani-le-mexique>

Causerie du CIRA-Marseille, « Sur les chemins d'Abel Paz », 3 octobre 2020 :

<https://archive.org/details/abel-paz-causerie-cira-3-10-2020>

## Vidéos

*Le soulèvement de la vie*. Documentaire de Maurice Clavel, décembre 1971, 13 mn 42 (apparition de Marc à 3 mn 24, devant le siège du CRPF) :

<https://www.ina.fr/video/VDD10014259>

*Anarchiste* (Lien vers la fiche du film de Marianne Palmiéri, portrait de Marc réalisé en 1997, 29 mn) : [http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_fiche\\_film/4975\\_1](http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/4975_1)

Images de la reprise de Rosa Nera le 5 juin 2021 (s'entraperçoit à 1 mn 20 et à 1 mn 50) : <https://www.youtube.com/watch?v=9h5vojN9WRc>

## Publications

L'ami Marc ne prenait la parole en public, de même que la plume, qu'avec une grande parcimonie. Sa contribution essentielle se trouve dans le champ de l'édition. Laissant de côté les quelque 5000 articles choisis, corrigés et souvent annotés publiés en ligne sur son site "La voie du jaguar" entre 2012 et 2021, mentionnons les principaux livres qui lui doivent pour bonne partie d'avoir vu le jour. Après sa première expérience éditoriale, *Isidore Ducasse et le comte de Lautréamont dans les poésies par Raoul Vaneigem* (Article paru en 1956 à Bruxelles. Achievé d'imprimer en décembre 1978 à Barcelone, belladonna), Marc a cofondé avec Angèle Sayaux les éditions Ludd en 1985, et fondé en 2007 les éditions Rue des cascades.

## Livres publiés chez Ludd

Karl Kraus, Frank Wedekind, *La Boîte de Pandore* (Contient : *La Boîte de Pandore* de Karl Kraus, *suivi de Confession et autres poèmes* de Frank Wedekind, trad. de l'allemand Pierre Gallissaires), 1985

Oskar Panizza, *Psychopathia criminalis* (trad. de l'allemand Pierre Gallissaires), 1986

Big Bill Broonzy, *Big Bill Blues* (collab, éd. et trad. de l'anglais – américain - Yannick Bruynoghe, contient aussi lettre d'Henry Miller et préfaces de Margo Bruynoghe et Hugues Panassié), 1987

Carlos Semprun Maura, *Les Vagabonds n'ont pas perdu le goût de la chose chantée* (ill. Kantorowicz), 1987

Emilio Adolfo Westphalen, *Menace de poème, d'éclair, de rien* (texte bilingue, en regard, trad. de l'espagnol – péruvien- Claudine Fitte en collab. avec l'auteur ; préf. Bernard Noël ; ill. Ramón Alejandro), 1988

Stig Dagerman, *Printemps français* (trad. du suédois Philippe Bouquet), 1988

Jean-Louis Renaud, Sylvain Goudemare [collectif], *L'Homme aux poupées* (pref. Sylvain Goudemare ; ill. Jean Veber), 1988

Serge Dieudonné, *Le Bal des gisants*, 1989

Georges Bataille, *L'Amour d'un être mortel*, 1990

Oskar Panizza, *La Manufacture d'hommes* (Contient : *La Manufacture d'hommes* ; *Le Cabinet des figures de cire* ; *Le Calvaire* ; *Le Pasteur Johannes*. trad. de l'allemand Patrice Neau), 1990

Frank Wedekind, *La Princesse Russalka* ; et autres récits (Contient : *Je m'ennuie*, *Le premier pas*, *Bella*, *La princesse Russalka*, *Marianne* ; trad. de l'allemand et postface *Les femmes de Wederkind* François Mathieu), 1991

Johannes Bobrowski, *Noir et peu de lumière* ; et autres récits ( trad. de l'allemand Véronique Donnat) 1991

Franz Jung, *Le Scarabée-torpille : considérations sur une grande époque* (trad. de l'allemand Pierre Gallissaires), 1993

Oskar Panizza, *Génie et folie* (suivi de *Psychopathia criminalis*, trad. de l'allemand Pierre Gallissaires), 1993

Oskar Panizza, *Écrits de prison* (trad. de l'allemand Pierre Gallissaires ; ill. George Grosz, James Ensor), 1994

Oskar Panizza, *Journal d'un chien* (trad. De l'allemand Dominique Dubuy, Claude Riehl ; ill. Cueco), 1994

Oskar Panizza, *L'Illusionisme et le salut de la personnalité* (suivi de *La Surcharge sexuelle de la psyché comme source de l'inspiration artistique* ; *Le Christ à la lumière de la psychopathologie* ; trad. de l'allemand Pierre Gallissaires), 1995

Karl Kraus, *La Boîte de Pandore* (trad. de l'allemand Pierre Gallissaires ; suivi de Frank Wedekind *Morale humaine, morale bourgeoise* ; *Confession* ; *Le Zoologiste*, trad. de l'allemand Véronique Donnat), 1995

Stig Dagerman, *Printemps français* ( suivi de *Poèmes satiriques* ; précédé de deux lettres de l'auteur ; trad. du suédois Philippe Bouquet), 1995

Raoul Vaneigem, *Banalités de base* (précédé d'une *Notice préliminaire* de l'auteur), 1995

Octave Mirbeau, *La Grève des électeurs* (suivi de *Prélude*), 1995

Oskar Panizza, *Le Crapaud jaune et autres récits* (trad. de

l'allemand Pierre Gallissaires), 1996

Christian Dietrich Grabbe, *Plaisanterie, satire, ironie et signification plus profonde* (trad. de l'allemand et préf. Henri-Alexis Baatsch), 1996

Maurice Pianzola, *Thomas Munzer ou la Guerre des paysans* (pref. « *Ils ont de pauvres mots plein la gueule, mais leur cœur est à cent mille milles de là...* », de Raoul Vaneigem), 1997

Franz Jung, *Le Livre du crétin* (trad. de l'allemand Pierre Gallissaires ; préf. *Variations sur l'autre guerre* Philippe Ivernel), 1997

Carlos Lenkersdorf, *Les Hommes véritables : paroles et témoignages des Tojolabales, Indiens du Chiapas* (trad. de l'espagnol – Mexique - et préf. Joani Hocquenghem), 1998

Jean-Paul Michel, *La Politique mise à nu par ses célibataires même : essai de diagnostic, vite*, 1996

## Livres publiés chez Rue des cascades

Sous-commandant Marcos, *Mexique, Calendrier de la résistance* (suivi de *Chiapas : la treizième stèle* ; trad. de l'espagnol – Mexique - Ángel Caído), 2007

Raúl Ornelas Bernal, *L'Autonomie, axe de la résistance zapatiste* (trad. de l'espagnol – Mexique - Ángel Caído), 2007

Georges Lapierre, *La Commune d'Oaxaca. Chroniques et considérations* (Préf. Raoul Vaneigem *Vive la Commune !*), 2008

Malcolm Menziès, *En exil chez les hommes* (trad. de l'anglais Ariane Bataille), 2008

Joani Hocquenghem, *Le Rendez-vous de Vicam. Rencontre de peuples indiens d'Amérique*, 2008

Jérôme Peignot, *Les Jeux de l'amour et du langage*, 2009

Adrien Dax, *Écrits* (Éd° établie et présentée par Guy Flandre et Oscar Borillo), 2010

Allèssi Dell'Umbria, *Échos du Mexique indien et rebelle* (suivi du *Manifeste d'Ostula*), 2010

Tomás Ibáñez, *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*, 2010

Raoul Vaneigem, *L'État n'est plus rien, soyons tout* (suivi de la traduction d'*Un changement radical est à notre portée : réponses à six questions de Javier Urdanibia*), 2010, rééd. 2012

Métie Navajo, *La geste des irréguliers* (Préf. Joani Hocquenghem), 2011

Christian Ferrer, *Têtes d'orage : essais sur l'ingouvernable* (trad. de l'espagnol – Argentine - Pierre-Jean Cournet), 2011

George Bataille, *L'amour d'un être mortel*, 2013

Guiomar Rovira, *Femmes de Maïs* (suivi de *Compañeras sur le chemin de l'autonomie*, de Mariana Mora, trad. de l'espagnol – Mexique – Martine Gérardy), 2014

Georg K. Glaser, *Schluckebier* (trad. de l'allemand Lucie Roignant), 2014

Freddy Gomez, *Éclats d'anarchie. Passage de mémoire, conversations avec Guillaume Goutte*, 2015

Tomás Ibáñez, *Nouveaux fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*, 2017

Freddy Gomez, *Dédicaces : un exil libertaire espagnol, 1939-1975*, 2018

Abel Paz, *Scorpions et figues de barbarie* (trad. de l'espagnol – Espagne - Pierre-Jean Cournet-Bourgeat et Sarah Feuillerade), 2020